

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Montréal, 22 mai 1886

LES
DEUX SŒURS

PREMIÈRE PARTIE—(Suite)

XIII

U bord de la Vrille, Élisée avait dit à Manette :
" Mon cœur a besoin de se dévouer ; j'ai besoin d'aimer un être faible et malheureux. "

En effet, il y avait dans son cœur du dévouement et il aimait dans Manette l'être faible. Nous ne disons plus l'être malheureux : en s'éloignant de Marangue, Manette avait cessé de souffrir.

Mais si, fidèles à la promesse qu'ils s'étaient faite, tout deux se montraient reconnaissants et dévoués, disons que la plus grande somme de reconnaissance et de dévouement était dans le cœur de Manette.

Un jour, Élisée lui avait raconté sa douloureuse histoire. Alors, elle, qui n'était plus malheureuse, comprit combien cet homme au cœur déchiré, si noble, si généreux, si grand, avait besoin d'affection et de tendresse. Elle entreprit la tâche difficile de le consoler, et elle y parvint presque.

Avec cette intuition et cette intelligence du cœur que la femme seule possède, elle avait pour lui de ces attentions, de ces prévenances, de ces câlineries douces et charmantes qu'une jeune mère a pour son enfant qui souffre, qu'elle soulage et dont elle veut arrêter les larmes.

Il l'écoutait, parfois il souriait. Et il sentait que la voix douce et caressante de Manette faisait tomber dans son cœur, goutte à goutte, un baume bienfaisant, réparateur du mal qu'on avait fait.

Plusieurs fois Élysée avait dit à Manette :

— Ma sœur, maintenant que vous êtes riche, si vous prenez un mari ?

— Mon frère, répondait Manette, je ne suis pas riche, puisque tout ce que vous avez gagné vous appartient ; mais quand même vous me donneriez une dot comme à une fille de rajah, je ne prendrai pas un mari.

— Pourquoi ?

— Parce que ce ne serait pas moi qu'on épouserait, mais votre or qu'on voudrait avoir.

— Vous auriez peut-être des enfants, ma sœur, des enfants que nous aimerions.

Alors Manette secouait la tête et se mettait à rire.

— Mais vous ne voyez donc pas comme je suis laide ? reprenait-elle.

— Ma sœur, votre cœur est bon et votre âme est belle.

— Je vous l'accorde, mais cela n'est point tout à fait assez pour le mariage. D'ailleurs, ajoutait-elle d'un ton grave, je suis née avec des idées et des goûts différents de ceux des autres femmes ; j'ignorerais toujours ce sentiment qu'on appelle l'amour.

Il me suffit d'avoir de la tendresse fraternelle, et jamais il n'y aura place dans mon cœur pour une autre affection que celle que j'ai vouée à mon cher protecteur, à mon frère.

Le docteur savait qu'elle parlait avec conviction et il finissait par être convaincu lui-même.

Le temps passait : les jours succédaient aux jours, les années aux années.

Élisée Grandier atteignait la soixantaine.

Depuis trente ans le docteur et Manette étaient dans l'Inde.

Nous savons que M. Grandier était immensément riche ; mais comme il conservait la santé, la vigueur du corps et la même activité, il travaillait toujours.

XIV

Un jour, d'une des villas des environs de Djehnapour, on accourut en toute hâte chercher le docteur Grandier.

Un ami des maîtres de la maison, un Français, lui dit-on, était en danger de mort. Ce malheureux

hôte, et il est le plus ancien et le meilleur ami du père de mon mari.

— J'essayerai, milady, répondit le docteur.

Conduit par la dame anglaise, il monta un escalier et pénétra, au premier étage, sous la véranda ou galerie extérieure qui fait partie des appartements de réception de toutes les riches habitations du Bengale. C'est là que le moribond avait été couché sur des nattes et des coussins.

Le docteur ne perdit pas une seconde ; d'un coup de bistouri il déchira le pantalon et découvrit la plaie, qu'il examina avec attention. Il reconnut que le malheureux, en effet, avait été mordu par un reptile de la plus dangereuse espèce, et que le venin menaçait d'accomplir son œuvre de destruction.

A l'endroit où les deux dents de l'animal avaient pénétré, il fit deux incisions profondes dans lesquelles il versa successivement un nombre de gouttes calculé des acides qu'il avait sur lui. Ensuite, il se fit donner de la charpie, des linges blancs et banda la jambe.

Pendant l'opération, le malade avait entièrement perdu connaissance.

— Docteur, demanda le chef de la famille, avez-vous un peu d'espoir ?

— Je ne sais pas encore dans quelles parties de l'organisme le poison a pu s'infiltrer, conduit par le sang, répondit-il. Les liquides que j'ai versés dans les chairs vives auront pour effet d'arrêter la marche du poison, s'il n'a pas atteint déjà les organes essentiels à la vie, de le ramener même à son point de départ et de le détruire.

— Si dans trois heures ce malheureux a cessé de vivre, vous aurez l'obligance de me faire prévenir ; dans le cas contraire, je reviendrai demain matin ; cette fois ce sera pour achever sa guérison."

Aucun message ne lui parvint dans la nuit.

Le matin, il dit à Manette :

— Allons, j'ai pu encore sauver celui-là ; mais le bonheur est double, car c'est un de nos compatriotes.

Il se disposa à partir pour la ville. Il était presque gai.

Comme il sortait de sa maison, une voiture attelée de deux petits chevaux bengalis s'arrêta devant la porte.

L'Anglais venait lui-même le chercher.

— Docteur, dit-il, vous ne monterez pas votre cheval ce matin ; milady vous envoie sa voiture... ajouta-t-il en souriant. Venez, on vous attend pour vous combler d'actions de grâces. Prévenez votre monde, docteur, car nous vous retiendrons à déjeuner et vous garderons le plus long-

temps possible. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il est sauvé, n'est-ce pas ? Docteur, comme Dieu, vous avez le pouvoir de faire des miracles.

Une demi-heure plus tard, le docteur se trouvait en présence de son malade qu'il trouva même beaucoup mieux qu'il ne l'espérait.

Il enleva les bandelettes, examina les deux plaies avec une vive satisfaction et fit un second et dernier pansement.

— Ainsi, monsieur le docteur, lui dit son nouveau client dans leur langue maternelle, vous croyez que ma vie ne court plus aucun danger ?

— Mon cher compatriote, répondit le docteur, vous êtes guéri.

M. Grandier lui tendit la main.

— Oh ! ce n'est pas assez ! s'écria l'autre d'un ton chaleureux, en ouvrant ses bras.

Ils s'embrassèrent. Tous deux avaient les yeux



D'un bon le docteur se dressa sur ses jambes : " Ma fille existe ! " exclama-t-il — (Voir page 18, col. 2

revenant d'une partie de chasse, avait été mordu à la jambe par un de ces redoutables serpents appelés cobra capello.

— Depuis combien de temps ? demanda le docteur.

— L'accident est arrivé il y a environ trois heures, lui répondit-on.

— C'est grave, dit le docteur en hochant la tête, j'arriverai peut-être trop tard.

Il prit sa trousse, deux ou trois fioles contenant des acides extraits par lui-même de certaines plantes, et partit.

On l'attendait avec une impatience pleine d'anxiété. A l'exception du maître, qui était resté près du malade, toute la famille anglaise vint au-devant de lui avec empressement.

— Docteur, vous le sauverez, lui dit une jeune femme qui pleurait à chaudes larmes ; c'est notre